

## Penser nomade

Par André Bertrand

Conférence au Dojo Zen de Lille, 11 avril 2014

*Introduction par Patrick Malle*

*Le dojo zen de Lille a mis à disposition sa salle de méditation pour accueillir la conférence d'André Bertrand à propos de Gilles Deleuze.*

*Bienvenue à ceux qui ne connaissent pas ce lieu...*

*Nous connaissons André Bertrand de longue date, il a pratiqué avec nous dans ce dojo.*

*Professeur de philosophie, conférencier à l'université du temps libre à Lille et à Toulouse, c'est un ami que nous avons plaisir à revoir.*

*Dans l'ensemble des engagements humains, il n'y a pas de séparation, pas de cloisonnement. En termes bouddhiques, dès qu'un concept est proposé à l'expérience de chacun, c'est un moyen habile.*

*Nous pouvons considérer ainsi le concept philosophique qui nous transporte jusqu'au seuil d'une méditation, quelle qu'en soit la forme.*

### André Bertrand

J'avais pensé que nous pourrions commencer par des questions car je ne suis pas sûr qu'on ait le temps de vous laisser la parole à l'issue de cette conférence.

Q : quel lien fais-tu entre Deleuze et zazen ?

AB : peut-être est-ce la même chose mais avec des moyens différents... Deleuze est un philosophe, donc un homme de parole, de l'écrit, du concept et le zen est une pratique et concerne le corps mais le but du jeu est le même.

Je vais commencer par faire un plan, comme ça vous pourrez vous repérer :

Je ferai d'abord une petite **présentation de Gilles Deleuze** et, dans un deuxième temps, je vais essayer de parler de **la philosophie selon Deleuze**. Au cas où vous auriez des doutes sur la philosophie, j'espère que ça va vous éclairer un peu et vous décriper. Ensuite, je poursuivrai par un **abécédaire bis** ; « bis » car certains d'entre vous savent qu'il existe un enregistrement sur DVD de Deleuze interviewé par Claire Parnet où il évoque un certain nombre de ses thèmes, lettre par lettre, de A à Z.

Je n'ai pas la prétention de présenter la philosophie de Deleuze en général mais j'ai choisi deux thèmes : le premier ce sera **les lignes** et le second **la notion de vie inorganique**.

Et enfin, je terminerai par le terme de « **nomade** » puisque c'est le titre de cette conférence.

## Présentation de Gilles Deleuze

« Gilles Deleuze est né en 1925 et est mort en 1995 » Et voilà, c'était la vie de Gilles Deleuze ! C'est une boutade évidemment mais il y a quand même un aspect plus intéressant à cela : il a toujours dit que la personne de celui qui fait une œuvre ne compte pas et donc ce serait lui faire injure que de raconter sa vie, de dire où il est né, qui il a épousé, les enfants qu'il a faits et comment il est mort : pas intéressant ! Je vais quand même vous lire un texte qu'il avait fait pour se présenter sur un mode humoristique :

Signes particuliers :

Voyage peu.

*Dans l'abécédaire, il cite une parole de Beckett où il y a un personnage qui discute avec un ami et qui dit : « on est cons, mais quand même pas au point de voyager pour notre plaisir. »*

N'a jamais adhéré au parti communiste. *Il est à noter que ce sont toutes des notations exceptionnelles pour l'époque car sa grande époque, le milieu de sa vie, c'est quand même autour de 1968 et, à cette époque-là, beaucoup de monde était au parti communiste...*

N'a jamais été phénoménologue, ni Heideggerien *qui sont deux adversaires, parmi d'autres...*

N'a jamais renoncé à Marx.

N'a jamais répudié mai 68.

À la fin de sa vie, en 1993, il avait le projet d'écrire un dernier livre qu'il aurait appelé « Grandeur de Marx » et il dit que : « après mon livre sur Marx, je crois que j'envisagerai d'arrêter d'écrire et, à ce moment-là, je me mettrais à peindre. »

Encore un petit mot pour le présenter : il était assez d'accord pour dire que dans sa carrière, dans son œuvre, on peut distinguer trois périodes :

- La première où il a fait de l'histoire de la philosophie, c'est-à-dire où il a écrit sur ses auteurs chéris, alliés, par exemple Spinoza mais, évidemment, où il en profite pour mettre au point ses propres concepts. C'est-à-dire que ce n'est pas une histoire de la philosophie neutre, ce n'est pas vraiment de l'histoire, au point même où il disait que quand il écrivait sur un auteur, il lui faisait un enfant dans le dos... C'est-à-dire qu'il allait chercher chez un auteur ce qui l'arrangeait lui tout en disant qu'évidemment ce qu'il disait d'un auteur était vraiment dans l'auteur. Il y avait ce jeu avec les « ancêtres. »
- Une seconde période où il écrit ses grands livres dont, par exemple, *Différence et répétition*.

- La troisième période - en fait il y aura quatre périodes -, il appelle ça « le passage à la politique » et là c'est la rencontre avec Félix Guattari qui était un psychanalyste très branché politique et qui avait participé activement à mai 68. Donc c'est plutôt le passage de la politique chez Deleuze et pas tellement Deleuze qui passe à la politique : c'est passé par lui, par l'intermédiaire de Guattari, l'intérêt pour la politique est passé par lui.
- Une quatrième période où il a travaillé sur des arts : beaucoup sur la littérature, sur la peinture mais pas sur la musique.

Je vais vous lire un petit texte écrit par un disciple de Deleuze : « D'où vient cette étrange affinité qui nous traverse comme un coup de fouet avec tel philosophe, tel peintre, tel musicien, tel type de concept qui nous convient, en suscitant en nous, pas nécessairement un devenir philosophe, mais un devenir tout autre qui prend quelque chose de la philosophie pour qu'on s'en serve autrement. » C'est une sorte d'affinité, il y a une espèce de mystère, à un certain moment, on rencontre un philosophe, un peintre, un musicien, ou simplement une idée ou un concept mais d'où vient cette affinité qui nous traverse : c'est ça une rencontre. La rencontre est un thème important chez Deleuze : on rencontre quelque chose qui nous traverse, qui nous bouleverse et, dans un sens, qui détruit la forme que nous avons prise et qui nous oblige à devenir autre chose, à nous « déterritorialiser ». Donc, d'où ça vient, telle chose qui nous convient en suscitant en nous, pas nécessairement un devenir philosophe parce qu'il n'est pas question que tout le monde devienne philosophe mais en suscitant un devenir tout autre qui prend quelque chose dans la philosophie, pour qu'on s'en serve autrement. C'est un thème très important pour Deleuze : les concepts philosophiques sont comme des outils. Je ne sais plus si c'est lui ou Foucault qui parlait de « boîte à outils ». La production d'un philosophe, c'est comme une boîte à outils et quand on est touché par certains de ces outils, on les attrape et on en fait quelque chose pour soi. Il n'est pas question de venir deleuzien, ce n'est pas intéressant, mais il est question, quand ça nous prend, de prélever un certain nombre de concepts, une image, un mot, une phrase et de s'en servir à son propre usage. Et si on ne peut pas s'en servir, ce n'est pas intéressant.

### **Qu'est-ce que la philosophie ?**

Son avant-dernier livre, qu'il a écrit avec Guattari, s'appelle *Qu'est-ce que la philosophie ?* Dans l'introduction, il dit que la philosophie, c'est ce qu'il a fait toute sa vie et que c'est seulement vers la fin qu'il se met à écrire un livre qui s'appelle *Qu'est-ce que la philosophie ?* Comme si une personne qui pratiquait le zen depuis longtemps, à un certain moment, finissait par se demander qu'est-ce que le zen ?

### Qu'est-ce que la philosophie n'est pas

Deleuze était extrêmement critique, il y avait un aspect combatif chez lui, toujours viser l'adversaire. Donc, qu'est-ce que la philosophie n'est pas : elle n'est pas contemplation de vérités éternelles. Je vous laisse imaginer ce que serait l'image de la philosophie qui serait contemplation de vérités éternelles... Il y a quelqu'un qui dit cela en ce moment, c'est Luc Ferry qui continue à penser que la philosophie est une philosophie éternelle qui a comme mission de dire ce qui est vrai, ce qui est beau, ce qui est bon, bien. Ce sont

les trois universaux que les philosophes traditionnels ont toujours mis en avant, genre Platon. C'est l'idée qu'il y a une vérité éternelle, qui ne change pas avec le temps, qu'il y a quelque chose qui est le beau, la beauté éternelle et puis il y a le bien, le mal, le bon... Deleuze dit que ça n'existe pas, que ça ne peut pas être une contemplation de ça parce qu'il n'y a pas de vérité éternelle, pas de beau éternel, pas de bon éternel.

Deuxièmement, la philosophie n'est pas non plus réflexion. Encore une idée d'opinion qui dit qu'un philosophe, c'est quelqu'un qui réfléchit sur un certain nombre de choses et, à la limite, sur n'importe quoi : par exemple, sur l'art, les mathématiques, la science : le philosophe serait quelqu'un qui ne serait pas spécialisé, qui parlerait de tout. Vous posez des questions sur n'importe quoi, et moi, philosophe, je vais vous donner le résultat de mes réflexions sur ce sujet. Deleuze nous dit qu'on n'a jamais attendu les philosophes pour réfléchir sur ce qu'on fait : par exemple, un mathématicien n'a pas besoin d'un philosophe pour réfléchir sur sa pratique. C'est très polémique : Deleuze disait une pensée qui ne nuit à personne n'a aucun intérêt – c'est peut-être Nietzsche qui disait cela mais c'est pareil... Si la traduction d'André Bertrand ne fait chier personne, c'est nul. Une pensée intéressante casse les choses existantes, sinon ce n'est pas la peine. Ce n'est pas pour casser, pour se battre mais si quelqu'un a une idée intéressante, forcément, elle diffère de ce qui a déjà été dit.

Troisièmement, la philosophie n'est pas non plus communication. S'il faut mettre les points sur les i, il y a un philosophe qui s'appelle Habermas et qui est un grand spécialiste de ça. Il dit que le boulot d'un philosophe c'est de mettre tout le monde d'accord. C'est totalement anti-deleuzien : c'est chercher le consensus, ce qui est raisonnable, ne pas rester dans des opinions opposées, conflictuelles mais chercher quelque chose qui soit universalisable. Ce n'est pas du tout du Deleuze, au contraire, la combativité ça ne peut pas être la communication ; il n'est pas question de communiquer.

### Qu'est-ce que la philosophie est

La philosophie est création de concepts. C'est très célèbre chez Deleuze. La philosophie, c'est ce qui consiste à créer, à inventer des concepts. Alors, évidemment, ce n'est pas à la portée de tout le monde. C'est-à-dire que la philosophie ce n'est pas l'opinion, c'est réellement une activité de spécialiste même si, comme je l'ai dit avant, c'est utilisable par des non-philosophes. Mais le vrai philosophe, la grande œuvre philosophique est vraiment création de concepts. Après, il y a des suiveurs, des petits philosophes qui utilisent les concepts créés par les grands philosophes et qui rajoutent des petits détails personnels, qui changent un peu mais qui n'inventent rien. S'il n'y a pas invention, création, il n'y a pas philosophie et, évidemment, c'est la même chose dans n'importe quelle activité : par exemple, un peintre qui ne crée pas des sensations ou des figures, qui ne fait que continuer un style, qui n'invente pas un style, c'est peut-être amusant mais ce n'est pas sérieux... La philosophie est donc création de concepts, mais de concepts pour répondre à des problèmes. Encore un grand thème deleuzien : qu'est-ce qu'un problème ? Je vais donner un exemple de problème en montrant que les problèmes ne sont pas éternels, contrairement aux gens qui pensent que la philosophie c'est réfléchir, ils ont une histoire, un devenir. Voici cet exemple : le problème de la pensée classique, c'est de trouver l'éternité, l'éternel, de se hisser au niveau de l'éternel en considérant que tout ce qui est temporel n'est pas le fin mot de l'histoire, ça bouge, ça change, ce n'est pas très intéressant. Ce qui est intéressant, ce que la philosophie doit

rechercher, ce serait l'éternel, ce qui serait éternellement vrai, valable. Deleuze dit que dans l'histoire de la pensée occidentale, il y a eu une rupture et que ce qui caractérise la pensée moderne c'est, au contraire, pas du tout de chercher l'éternel mais de chercher ce qui se crée, la création de nouveau. C'est complètement différent.

Q : quand cette rupture a-t-elle eu lieu ?

AB : c'est Leibniz le premier criminel : c'est un philosophe allemand de la fin du XVIIe siècle, début XVIIIe qui rompt avec la recherche de la vérité éternelle et qui commence à prendre en compte que la vie n'est pas la vie éternelle ; que la vie, au contraire, c'est la création incessante de nouveautés. Comme disait Bergson, qui est aussi un grand inspirateur de Deleuze, « la vie est création continue d'imprévisibles nouveautés. »

Donc, un problème ce n'est pas une question, c'est l'horizon, le plan dans lequel on se met à créer des concepts dans lequel on se met à chercher. On pourrait dire que le plan classique c'est la recherche de l'éternel, la valorisation de l'éternel et le plan moderne, à partir du XVIIIe siècle, c'est la prise en compte du devenir, du changement. Un « penseur », aujourd'hui, qui prétendrait trouver une vérité éternelle, ce ne serait pas sérieux. On ne peut pas dire n'importe quoi, n'importe quand. Voilà ce que fait la philosophie.

Mais pourquoi créer des concepts qui répondent à des problèmes ?

La grande réponse deleuzienne : c'est pour intensifier la vie. Un bon concept doit provoquer une intensité, doit permettre à la vie de devenir plus intense ou bien, dit autrement, de libérer la vie. Il y a une phrase de Deleuze qui dit à peu près : « le travail de la philosophie, c'est de libérer la vie partout où elle est emprisonnée. » Dans un cours, Deleuze dit : « Une pensée a affaire. Votre pensée, c'est ce avec quoi vous avez affaire, il faut que vous le trouviez, personne ne le trouvera pour vous. Et lorsque vous aurez trouvé à quoi vous avez affaire, à ce moment-là vous serez philosophe. Ça illumine les jours. Les gens seraient beaucoup plus gais s'ils savaient à quoi ils ont affaire. » Dans la vraie vie, qu'est-ce que c'est mon affaire ? Bien évidemment, j'ai trouvé ce qu'est mon affaire : ça me fait penser... car je ne peux penser vraiment que si j'ai trouvé à quoi j'ai affaire.

Encore une phrase de Deleuze à propos de la philosophie en général : « un concept, c'est zéro si ça ne change pas la nature de nos affects et si ça ne nous apporte pas de nouveau percepts. » Concept, affect, percept sont trois notions deleuziennes : il aimait bien grouper trois mots qui sonnent un peu de la même façon ; avec un aspect musical en quelque sorte.

Donc, le philosophe crée des concepts qui ne sont intéressants que s'ils nous affectent, s'ils nous font quelque chose. Si je découvre un concept deleuzien, par exemple, s'il ne m'affecte pas, s'il ne me fait pas changer, s'il ne me fait pas devenir quelque chose, c'est zéro, à la poubelle. Donc, il faut que ça m'affecte, que ça me fasse découvrir de nouveaux percepts. Le percept étant une vision. Il faut que ça me fasse voir autrement, même minusculement : nous ne sommes pas toujours forcément bouleversés de fond en comble mais on peut avoir des petits devenirs, changer un peu sa façon d'aimer par exemple. S'il n'y a pas ça, pas d'intérêt. Aussi, chacun prend ce qu'il peut, ce qu'il veut.

Tout ça pour dire que la philosophie c'est très intéressant...  
Maintenant, je vais passer à mon abécédaire bis.

### **Abécédaire bis**

Le but de cet abécédaire bis, c'est de vous donner envie d'aller chercher par vous-même la signification de ces concepts.

**A** : pour Anti-oedipe. C'est l'aspect psychanalyse, la grosse discussion entre Deleuze la psychanalyse. Et c'est aussi A comme Affect.

**B** : c'est comme Bergson.

**C** : c'est ce que Deleuze et Guattari appelaient le « CSO » qui est l'abréviation pour Corps Sans Organe. Bizarre... J'en parlerai tout à l'heure si j'ai le temps. C'est aussi le Chaos, très important... Et aussi Création.

**D** : ce serait Désir, Devenir, *Différence et répétition* et la célèbre « Déterritorialisation » dont il parle un peu dans l'abécédaire.

[Dans l'abécédaire, il dit qu'il y a deux sortes de concepts : il y a ceux qui reprennent des mots courants comme « désir » par exemple, mais qui lui donnent un sens nouveau. Parce que le désir chez Deleuze, c'est tout à fait surprenant et ce n'est pas du tout ce qu'on croit, ce n'est pas le sens des désirs habituels. Il y a donc des concepts de qui peuvent se nommer avec un mot courant et d'autres comme « déterritorialisation » qui sont des inventions lexicales]

**E** : comme Événement. Il disait que sa philosophie est une philosophie de l'événement.

**F** : comme Félix.

**G** : comme Guattari...

**H** : ce serait un mot qu'il a repris la philosophie médiévale, c'est Heccéité, par exemple une heure de la journée, le brouillard, un regard...

**I** : comme Immanence par opposition à la transcendance. La transcendance, ça veut dire se référer à une instance supérieure.

**J** : comme Joie.

**K** : comme Kafka, un des auteurs chéris de Deleuze.

**L** : comme Littérature mineure. C'est aussi n'importe quel art mineur par opposition à majeur.

**M** : ce serait Machine. Encore un mot courant, mais réinterprété conceptuellement par Deleuze. Il y a deux sortes de machines : il y a les machines désirantes et puis il y a les machines de guerre.

**N** : comme Nietzsche.

**O** : comme Opinion, l'anti-concept : l'opinion c'est l'envers du concept. L'opinion c'est l'opinion commune ; c'est presque au niveau de la bêtise, de l'ordinaire. Du genre « tout le monde sait bien que... » Le concept dit autre chose que le commun, pas pour le plaisir de dire autre chose, pas pour le plaisir de dire que « moi je ne dis pas ce que dit tout le monde », mais le philosophe c'est quelqu'un qui voit autre chose.

**P** : ce serait Pli. Encore un mot vulgaire. *Le pli*, c'est le titre de l'avant-dernier livre de Deleuze. Ce serait aussi Plan. Encore un mot qui revient souvent chez Deleuze : par exemple le plan de consistance. Il dit que c'est ça le désir : le désir, ce n'est pas d'avoir quelque chose qui manque et que je cherche à attraper ; le désir, dans son sens très particulier, c'est personnel, individuel, ça consiste à se construire un plan - c'est un peu la même chose que l'affaire, de ce à quoi j'ai affaire - et, sur ce plan, je vais construire, créer des choses... Mais aussi il va peut m'arriver des malheurs... Donc le désir ne débouche pas forcément sur le plaisir. C'est un peu comme on dit salement aujourd'hui, un plan de carrière. C'est un plan de vie : le plan de consistance, c'est ce qui, pour moi, va avoir de la consistance. C'est donc la même chose que l'affaire. Il faut créer ce plan de consistance, ça ne tombe pas du ciel.

**Q** : ce serait Question. Dans l'abécédaire, il règle son compte à la question : la question ce n'est pas intéressant, c'est un truc de journalistes ; ce qui est intéressant c'est les problèmes, pas les questions.

**R** : ce serait Ritournelle. Encore une idée de Guattari ça... Ce serait aussi Rencontre, très important chez Deleuze. Pour Deleuze une rencontre c'est forcément une rencontre avec du « autre », de quelque chose d'autre, de préférence pas très humain, quelque chose qui diffère tellement de moi que, forcément, ça m'oblige à penser. Une vraie rencontre, c'est quelque chose qui bouleverse. Et une rencontre, c'est involontaire et j'aurais pu dire i comme involontaire : tout ce qui est vraiment intéressant, c'est forcément involontaire. Ce que je trouve par une recherche, je sais ce que je cherche, parfois je trouve, c'est nul parce que ça ne me fait pas bouger, ça me fait devenir rien du tout. Si je rencontre du même, je ne bouge pas. Donc, la rencontre, c'est le coup dans la tronche qui peut être minuscule encore une fois. R, c'est aussi Rhizome.

**S** : comme Spinoza, le troisième grand allié de Deleuze. Il disait que Spinoza c'était un peu le Christ des philosophes : tous les autres philosophes sont ses apôtres. Bergson disait que chaque philosophe a deux philosophies : la sienne et celle de Spinoza

**T** : comme Territoire.

**U** : je n'ai rien trouvé...

**V** : ce serait Virtuel. Encore quelque chose qui vient de Bergson : le virtuel couplé avec l'actuel. Le virtuel n'a rien à voir avec image virtuelle, l'informatique etc. il dit que, dans un objet, dans quelque chose, il y a deux faces : une face actuelle et une face virtuelle. L'aspect actuel d'une chose, ce n'est pas dans l'actualité, c'est un état de choses, c'est la chose telle qu'elle est maintenant, c'est ce qu'on voit. Mais, ce qui est intéressant dans une chose, c'est qu'il y a autre chose : du virtuel ; c'est-à-dire qu'une chose, quelle qu'elle soit, une personne, un animal, n'est pas close, fermée sur elle-même, il y a toujours, même si ce n'est pas toujours perceptible, une espèce d'ouverture ; comme si

la chose n'était qu'une espèce de retombée, pas la plus intéressante, mais, dans une chose, quelle qu'elle soit, si elle est vivante, il y a une dimension virtuelle. C'est-à-dire que cette chose est forcément prise dans un devenir. On pourrait parler de potentialité ce qui serait assez clair mais rien n'est jamais très clair chez Deleuze. Donc, on peut dire que c'est à peu près une potentialité mais ce n'est pas vraiment ça parce qu'une potentialité c'est quelque chose qui est déjà là et le virtuel n'est pas déjà là, n'existe pas. Si une forme est fermée, il n'y a pas de virtuel, et ça, c'est mort. Ça me fait penser à une sorte d'étincelle de vie : c'est vivant et prêt à éclater, à s'ouvrir. Le virtuel c'est la même chose que l'ouvert. On pourrait dire qu'il y a deux sortes de lignes : il y a une ligne de mort qui se ferme et puis il y a des lignes vivantes, des lignes de vie, des lignes nomades. Également V comme Vie, vitalité non organique qui rejoint le CSO.

**W, X, Y et Z** : rien.

Dans un cours, il dit qu'une des fonctions de la philosophie, ça toujours été de faire l'idiot. On aurait donc pu ajouter i comme idiot mais ce n'est pas vraiment un concept. L'idiot, c'est celui qui fait comme si... genre Socrate. Tous les philosophes ont fait comme ça : c'est-à-dire qu'il y a une espèce d'étonnement. Une question de Deleuze dont je n'ai jamais compris la réponse... mais je m'acharne : « qu'est-ce qui fait passer le temps ? » Il dit que c'est une question très simple, à la limite que pourrait poser un petit enfant. Comment se fait-il que le temps passe ? Donc, faire l'idiot c'est très important.

Fin de l'abécédaire bis et je vais aborder le chapitre sur les lignes.

## **Les lignes**

« Individus ou groupes, nous sommes faits de lignes et ces lignes sont de nature très diverse. » L'enjeu de cette histoire de lignes, c'est la connaissance de soi-même : qui suis-je ? Avec ce concept de lignes, il y a une méthode pour obtenir une certaine connaissance de soi-même. S'observer soi-même, ça peut être déchiffrer les lignes dont je suis fait les lignes que je suis, dans les deux sens de ce terme. Suivre une ligne : sur quelle ligne es-tu en train de marcher ? Il y a trois sortes de lignes :

La première sorte de ligne qui nous compose est segmentaire à segmentarité dure : par exemple, la famille, la profession. Ce sont donc les lignes qui, dans la vie, marquent des coupures ; qui font que ma vie est coupée en morceaux, en segments. Ligne de segmentarisation dure, c'est-à-dire dont il est difficile de fuir. Je reviens à mon exemple de la famille et de la profession : je ne suis pas le même dans la vie de famille et dans la vie professionnelle. C'est ce qui nous menace, ce n'est pas fatal. Ou bien le travail et les vacances. Ce n'est pas le moment de faire un examen de conscience, mais on s'y reconnaît bien : la famille, puis l'école, puis l'armée, puis l'usine, puis la retraite... C'est une ligne de vie hachée, coupée en morceaux, la ligne imposée par le social, par l'état. Et à chaque fois, d'un segment à l'autre, on nous dit que... Deleuze disait : « on ne nous fera pas croire que la vie c'est les segments » mais là on nous dit... genre éducation, on nous fait croire que. On nous dit par exemple : « maintenant tu n'es plus un bébé » ; ça, c'est la soi-disant éducation ; ou encore « un garçon ça ne pleure pas. » Bref, toutes sortes de segments bien déterminés dans toutes sortes de direction, qui nous



découpent en tous sens, en paquets de lignes segmentaires. Si on veut actualiser, aujourd'hui, ce serait la discussion sur le genre... C'est très conservateur, très de droite...

À ce propos, je fais une petite parenthèse. Dans l'abécédaire, Deleuze dit : qu'est-ce que c'est être de droite ou être de gauche ? Être de droite c'est une question de perception, une façon de percevoir le monde, ça consiste à percevoir le monde à partir de soi. Donc on dit : il y a un moi, et puis il y a mon quartier, ma ville, ma nation et puis après il y a l'Europe, le continent, le monde, le tiers-monde. Donc, c'est partir de soi et, petit à petit, voir plus ou moins loin. Et, être de gauche, ce serait commencer par l'horizon, par le plus lointain et rapprocher tout doucement. Ce n'est pas situer le monde par rapport à soi mais, au contraire, se situer dans le monde.

La deuxième sorte de ligne : en même temps, nous avons des lignes de segmentarité plus souples. C'est un peu l'intermédiaire entre les deux. Ce sont des lignes qui vont nous faire bouger mais pas encore plonger. Il appelle ça des lignes moléculaires par opposition aux segments qui sont molaires. Le moléculaire, chez Deleuze, c'est ça qui est intéressant : *dans l'opposition entre le molaire et le moléculaire, c'est le moléculaire qui est privilégié car c'est susceptible de devenir autre chose, d'entrer dans un devenir*, tandis que le molaire c'est ce qui a une forme, qui est figé, qui aura du mal à bouger. Non pas que ces lignes soient plus intimes ou personnelles, car elles traversent les sociétés, c'est vrai pour n'importe quelle personne ou groupe, pour n'importe quelle société, les lignes sont les mêmes. Il appelle ça des lignes de fêlure. Il dit que c'est comme une assiette qui commence à se fêler : au départ elle est bien ronde, bien établie, elle ne bouge pas mais, à un moment, ça commence à se fissurer. C'est là que ça devient intéressant, parce que la fissure c'est le début de la troisième ligne. Deleuze parlait beaucoup du Je fêlé : il disait qu'il n'y a pas de Je complètement segmentarisé, ce n'est pas possible ; nous sommes tous fêlés. La seule façon de ne pas être fêlé c'est de ne pas être né ou d'être mort : il n'y a rien de moins fêlé qu'un cadavre. Donc, nous sommes tous fêlés - je ne vais pas faire de psychanalyse ici mais je crois que la psychanalyse dit un peu ça – les fêlures, c'est quelque chose qui nous frôle mais on passe à côté et on se rabat on se reterritorialise sur un segment dur. Par exemple, dans le travail, il y a toujours autre chose qui se passe mais, ce qu'on fait la plupart du temps, c'est qu'on laisse de côté et qu'on revient au travail. Dans le travail, il peut y avoir des affects, en douce. La fêlure, ce sont les choses qui se passent en douce. Officiellement, c'est clair mais, en dessous, en douce, c'est un peu fêlé : il se passe des choses que, la plupart du temps, on se dépêche de fermer. Alors, il faudrait guetter ces fêlures... C'est un peu aventureux, un peu risqué bien sûr.

Ces lignes de fêlure tracent de petites modifications, elles font des détours, elles esquissent des chutes ou des élans, elles dirigent. Elles ne sont pourtant pas moins précises, elles dirigent même des processus irréversibles. C'est-à-dire qu'à partir de la fêlure, parfois, tout change. Deleuze dit de très belles choses à ce propos : par exemple on ne peut plus supporter quelque chose ; il y a quelque chose qu'on perçoit comme insupportable, terminé je ne peux plus... Ou bien, au contraire, tout d'un coup, on découvre quelque chose qui devient essentiel. Donc, en tout cas, il y a une rupture, ligne de coupure, ligne de rupture, quelque chose qui casse. « Plutôt que des lignes molaires à segments, ce sont des flux moléculaires à seuil à quanta. » Il aimait bien utiliser le vocabulaire scientifique. « Un seuil est franchi qui ne coïncide pas forcément avec un segment, des lignes plus visibles. Il se passe beaucoup de choses sur cette seconde sorte de lignes : des devenirs, des microdevenirs qui n'ont pas le même rythme que « notre histoire ». C'est pourquoi, si pénibles, les histoires de famille, les repérages, les remémorations, tandis que tous nos vrais changements passent ailleurs, une autre

politique. » On pourrait appliquer ça à la politique : c'est un bon outil pour juger de la politique telle qu'elle se fait actuellement. Ce qu'il faut guetter, ce n'est pas les changements de plan, les gros changements molaires, c'est les microévénements qui, la plupart du temps, passent inaperçus, mais qui sont la véritable création de nouveauté. « C'est pourquoi surviennent une autre politique, un autre temps, une autre individuation. » Un métier, c'est un segment dur mais aussi, qu'est-ce qui passe là-dedans ? « Telles connexions, telles attirances ou répulsions qui ne coïncident pas avec les segments, quelle folie secrète et pourtant rapport avec les puissances publiques. Par exemple, être professeur ou bien juge, avocat, comptable, femme de ménage. » C'est assez optimiste : même si on est professeur dans une segmentation dure il y a quand même forcément des fêlures quelque part.

Troisième sorte de ligne : « en même temps encore, il y a comme une troisième sorte de lignes... » il aimait bien le « comme ». Pourquoi dit-il « comme » : c'est pour ne pas figer, pour que la notion de lignes ne devienne pas quelque chose de segmentarisé dur. C'est une image. Les concepts de Deleuze ne sont pas toujours cartésiens, pas clairs et distincts, il y a toujours une part d'ombre ; c'est ça qui fait sa virtualité. « Celle-là encore plus étrange, comme si quelque chose nous emportait à travers nos segments et aussi à travers nos seuils vers une destination inconnue, nomade, pas prévisible, pas préexistante. Cette ligne est simple, abstraite, et pourtant c'est la plus compliquée de toutes, la plus tortueuse. » C'est ce qu'il appelle la « ligne de fuite », une grande invention de Deleuze. Qu'est-ce que la fuite ? Évidemment, fuir c'est se sauver, dans les deux sens du terme mais, en même temps, c'est se perdre, ce qui est déjà plus intéressant. Se sauver, dans un premier sens c'est se tirer, se barrer... Deleuze fait un énorme éloge de la littérature américaine où les gens n'arrêtent pas de se barrer, de partir. L'exemple qu'il donne tout le temps, c'est Kérouac qui, comme dit Deleuze « ne cesse de partir. » La plupart des livres de Kérouac parlent de prendre la route, de prendre le large. C'est se déterritorialiser, se nomadiser, sans but : pas vaguement quand on est à l'ouest, plutôt aller à l'est mais sans but précis ou, s'il y a un but, allez voir quelqu'un par exemple, le but est vite dépassé et le quelqu'un en question part avec lui. C'est une littérature de voyage. *Cette déterritorialisation ne se déroule pas forcément physiquement : ce n'est pas forcément partir, voyager en chair et en os, pas forcément - ça peut être ça bien sûr mais ça peut être un voyage sur place.* D'ailleurs, Deleuze a peu voyagé, parce que ce n'était pas sa façon à lui de se déterritorialiser, pour lui c'était de voyager sur place. Dans l'abécédaire, il dit que les plus fortes intensités qu'il a vécues étaient sur place à travers, essentiellement, les philosophes. Dans ce sens, se déterritorialiser, c'est rencontrer Spinoza et, à travers la rencontre avec Spinoza, être obligé de devenir une chose ; ou bien, évidemment, des œuvres d'art ou bien rencontrer une personne... Mais ce n'est pas forcément voyager physiquement. Kenneth White a écrit un livre où il cassait un peu Deleuze en disant qu'il faut voyager. Il est d'accord avec la déterritorialisation mais sur place, c'est un peu trop facile, il faut partir physiquement. Donc le voyage, ce n'est pas le voyage à la française, ce n'est pas le voyage organisé c'est le voyage sans organe. C'est dur à comprendre, le « Corps Sans Organe » mais c'est comme le voyage sans organe, ce n'est pas organisé. Les mauvaises langues disent de Deleuze que c'est un anarchiste parce qu'il est contre l'organisation mais, au profit de quoi ? Pas au profit du rien, d'un retour à l'inerte, mais au profit du nouveau. Alors évidemment il y a danger : le premier danger est de casser une organisation au profit d'un néant et le second de rester dans une ligne de mort. L'organisation, avec une hiérarchie, c'est une force de mort mais qui est nécessaire. Si vous désorganisez

complètement votre corps, ça tourne à la loque... Et tant pis si je mélange tout ! Je ne m'excuse pas... C'est très deleuzien tout ça ; c'est ça un rhizome.

Revenons à la fuite : par exemple l'art, les arts. Deleuze dit que les gens croient – opinion – que le but de l'art c'est de fuir la réalité, c'est le divertissement. Par exemple je vais au cinéma pour me changer les idées ou, un peu plus fort, pour me vider la tête : ça, c'est fuir la réalité. Il dit que ce n'est pas la réalité que la ligne de fuite fuit, c'est un système. Et fuir c'est, en même temps, faire fuir le système. Ce n'est pas seulement fuir soi-même parce que fuir soi-même ça veut dire qu'au départ j'étais là et puis j'en ai marre... C'est divorcer en fait et donc je me déterritorialise et, immédiatement, je me reterritorialise ailleurs, le plus vite possible. C'est, je fuis, je quitte mais ce n'est pas les lignes de fuite : la vraie ligne de fuite fait fuir le système en même temps. C'est peut-être un peu mystérieux, il dit « comme un tuyau, à un certain moment, peut fuir » c'est-à-dire que ce n'est pas seulement moi qui vais changer mais, en fuyant, je fais fuir l'organisation dont je sors car ce n'est pas possible que quelque chose change, moi, sans que le reste change. Donc, prendre la ligne de fuite n'est pas une solution de facilité, ce n'est pas une lâcheté, c'est un acte politique. Il n'y a pas de ligne de fuite personnelle qui ne soit pas, en même temps, politique. Politique, dans le sens qui concerne les relations avec les autres. Ce n'est jamais personnel, c'est toujours des relations. Deleuze citait volontiers une phrase d'un Black Panther, dans les années 70, qui disait quelque chose comme : « je veux m'évader mais, en même temps, je cherche une arme. » Ce n'est peut-être pas tout à fait la même chose, mais c'est un peu ça... Ce n'est pas simplement se mettre à l'abri.

*Pour résumer : il y a la ligne de segmentation dure, puis la ligne de fêlure, pour obtenir une ligne de fuite. Mais on pourrait décrire le mouvement à l'envers : c'est-à-dire partir de la ligne de fuite et dire que ce qui est premier, pas forcément dans le temps mais ce qui est le plus profond, c'est la ligne de fuite, nous sommes tout le temps sur une ligne de fuite. Mais, cette ligne est, la plupart du temps, freinée, et elle devient ligne de fêlure, ou cassée et elle devient ligne de rupture. C'est l'aspect malheureux... Quand on va de la 1 à la 3, c'est l'aspect libérateur et si on décrit la même chose en partant de la ligne de fuite, c'est l'aspect mortification. Ce qui est premier, c'est d'être tout le temps sur la ligne de fuite ; c'est-à-dire d'être sans territoire, jamais territorialisé, avec le danger inhérent, évidemment. Qu'est-ce qu'un schizophrène, en tant que concept de deleuzien ? C'était un thème très à la mode dans les années 60-70 ou même un peu avant. Le schizophrène c'est celui qui est engagé dans un processus. Ça, ça pourrait être un concept, pas deleuzien, mais un concept d'époque, genre anti-psychiatrie pour les amateurs... Le schizophrène, c'est celui qui est déterritorialisé, qui perd - et ce n'est jamais volontaire - son organisation et qui est donc lancé dans une ligne de fuite infinie. Le danger étant qu'il devienne une loque. Donc, le processus c'est quelque chose de positif mais - et Deleuze avait beaucoup insisté là-dessus - il faut faire attention parce que le processus risque, à tout moment, de se transformer en aventure mortifère. De même que l'autre danger de la ligne de fuite, c'est de se reterritorialiser sur ce qu'il appelle des « microfascismes » : Par exemple, on fuit la société mais on se refait un territoire qui risque de devenir totalitaire - genre communauté - dans lequel on va être à l'aise. On était mal dans une grande société surcodée, alors on fuit mais on se rabat, on se reterritorialise, sur un petit machin facho. Aller sur une ligne de fuite, c'est comme percer un mur, le mur étant la ligne de coupure. Mais il dit qu'il ne faut pas y aller à coups de masse, il faut y aller à la lime, percer le mur prudemment de manière à ce qu'on reste suffisamment organisé, territorialisé, pour ne pas s'écrouler et ne pas devenir une loque psychiatrique. De même, on peut changer l'organisation du corps*

mais il y a un minimum d'organisation qui reste nécessaire : par exemple, il faut bien manger digérer... Donc, à la limite, il n'y a pas d'organe mais une fonction. On pourrait dire, par exemple qu'il n'y a pas d'organe sexuel, qu'il ne faut pas se laisser enfermer dans l'organisation sexuelle : si on enferme la sexualité dans l'organique, c'est une ligne de manque.

### **La vie inorganique**

Il existe un texte d'un deleuzien, qui s'appelle Arnaud Villani, qui parle de la respiration : « qu'est-ce que c'est en somme qu'un poumon ? C'est évidemment ce qui inspire et expire, le rythme du dedans dehors, terre et territoire. Et c'est le monde tout entier qui devient bouteille d'oxygène, assistance respiratoire. On cherche de l'air dans l'art, les livres, les gens. Qu'est-ce qu'on cherche vraiment ? De l'air... On cherche ce qui respire, ce qui transpire la vie avec pour test : ce qui n'est pas vivant étouffe, dans les deux sens. C'est-à-dire ne respire pas soi-même et ne sert pas à respirer. Moi-même, asthmatique, je sens dans les textes, les œuvres, les gens, leur façon de respirer et de donner à respirer. Voilà ce que j'ai respiré dès que j'ai lu Deleuze : le grand air. L'œuvre de Deleuze est le type même du vivant inorganique. » Il peut y avoir quelque chose de respirant dans une philosophie : il y a des philosophies mortelles et des philosophies vivantes et la philosophie de Deleuze était, pour lui - on est sensible ou pas - une philosophie vivante.

Pour terminer, je vais parler du chaos. Je ne peux pas faire autrement que de citer une phrase de Nietzsche... Et c'est peut-être une des plus belles choses que les philosophes ont écrites : « il faut encore porter en soi un chaos pour pouvoir mettre au monde une étoile dansante. » Qu'est-ce que le chaos ? Le chaos c'est, selon Deleuze, ce qui est sans organisation ; est chaotique ce dans quoi il est des choses qui apparaissent et disparaissent aussitôt. Ce n'est pas le désordre, c'est quelque chose de remuant : quelque chose apparaît et, presque en même temps, ou en même temps, à vitesse infinie, disparaît et est remplacé par autre chose. Donc, c'est une espèce de fourmillement, de bouillonnement, sans aucun ordre et donc sans aucun sens.

Dans *Qu'est-ce que la philosophie ?*, dans la conclusion, il fait référence à un texte d'un écrivain anglais qui s'appelle Lawrence (qui a écrit notamment *Lady Chatterley*) et voici ce que dit Deleuze : « dans un texte violemment poétique, Lawrence décrit ce que fait la poésie... » Mais pour Deleuze la philosophie fait pareil. «... Les hommes ne cessent pas de fabriquer une ombrelle qui les abrite sur le dessous de laquelle ils tracent un firmament et écrivent leurs conventions, leurs opinions mais le poète, l'artiste, pratique une fente dans l'ombrelle ; il déchire même le firmament pour faire passer un peu du chaos libre et venteux et cadrer dans une brusque lumière une vision qui apparaît à travers la fente. La jonquille de Wordsworth ou pomme de Cézanne, silhouette de Macbeth ou d'Achab. Alors suit la foule des imitateurs qui ravaudent l'ombrelle avec une pièce qui ressemble vaguement à la vision, et la foule des glossateurs qui remplissent la fente avec des opinions : communication. Il faudra toujours d'autres artistes pour faire d'autres fentes, opérer les destructions nécessaires, peut-être de plus en plus grandes, et redonner ainsi à leurs prédécesseurs l'incommunicable nouveauté qu'on ne savait plus voir. » L'ombrelle c'est l'anti-chaos, ce qu'on utilise pour se protéger du chaos et, dans l'abécédaire, Deleuze dit que le travail du philosophe, c'est de nuire à la bêtise et celui de l'artiste, de nuire à la vulgarité. S'il n'y avait pas de philosophes, qu'est-ce qu'on serait

con et s'il n'y avait pas d'artistes, on nagerait dans une vulgarité. Ce qu'on cherche, ce sont des accommodements, se protéger du chaos. Alors, justement, le philosophe ou l'artiste c'est quelqu'un qui accepte le chaos, qui plonge dans le chaos, qui ne se protège pas, qui en prend plein la tête, qui revient avec les yeux rouges parce qu'il a vu quelque chose de trop grand pour lui. Donc, il plonge dans le chaos mais il en sort quelque chose d'organisé, quelque chose qui tient debout, une œuvre. Le risque, c'est la folie mais le bénéfice, c'est de sortir du chaos quelque chose de vivant qui retombe forcément dans une œuvre organisée mais qui garde quelque chose du chaos dont elle vient.